



PETIT COURRIER DES DAMES.

Modes, Littérature, Beaux-Arts, Théâtres.

Pour les conditions de l'abonnement, voir à la dernière page

MODES.

- Il sera bleu.
- Il sera rose.
- Je parie. — Quel est l'enjeu ?
- Un bouquet de Constantin.
- Accepté.

Ceci se passait, il y a quelques jours, devant nous, au château de M^{me} de B.... Elle avait commandé un chapeau à Paris, et ses filles discutaient avec animation la couleur que M^{me} Dasse¹ aurait choisie ; car ce qu'on a toujours de mieux à faire, c'est de s'en rapporter à son goût. Le chapeau arriva, et ne donna gain de cause à personne. Il est en satin violet, forme capote ; la passe et le fond ornés d'une tresse en velours plein même couleur. Sous la passe, des fleurs en velours mêlées à du tulle.

¹ Rue Richelieu, 38.

Velours et satin sont précurseurs de l'hiver ; aussi, toutes les modes se rembrunissent déjà ; les chapeaux aux nuances foncées sont garnis de dentelles noires, mais elles doivent être d'une grande finesse et d'un dessin très-moderne pour échapper à la vulgarité de cet ornement. D'autres ont des blondes de couleur avec la voilette pareille. Hâtons-nous de dire que cela n'exclut pas le chapeau de crêpe pour les jours de soleil. Ainsi, nous citerons ceux qui, à la destination du château de B..., accompagnaient la capote violette. C'étaient un chapeau de crêpe citron bordé de plumes, avec deux branches d'épine-vinette sous la passe ; — une capote de crêpe oreille-d'ours, avec enjolivements en velours ; — une autre en crêpe bleu ciel, avec un bouquet de marabouts nuancés bleu sur bleu, comme les rubans ; et pour les jeunes filles, des ca-

potes de poulx de soie rose, ornées de satin frappé.

Les cachemires ont, à cette heure, leur véritable saison. Les pardessus d'été sont déjà froids, et on n'aborde pas encore ceux d'hiver. Aussi, il y a en ce moment aux eaux un grand luxe de châles. Pour le matin, c'est le cachemire carré, qui tombe jusqu'aux pieds, et qui étale des palmes et des guirlandes de la plus rare beauté, qui rachète, par la richesse du tissu et des dessins, l'infériorité qu'il a sur le châle long. Celui-ci est pour la promenade d'après-dîner. On a remarqué que les fonds en sont, généralement, plus clairs que par le passé. On en voit même à fond blanc. Au reste, ils sont tellement couverts de broderies, que ce fond n'y est, en quelque sorte, que comme reflet sur les couleurs foncées. On voit aussi des écharpes de cachemire; elles doivent être très-larges et très-longues.

On n'en est pas moins très-préoccupé des modes qu'on adoptera pour les pardessus d'hiver. Sans parler des mantelets qu'elle a déjà confectionnés en satin de couleur gros-vert, brun, gris glacé, et qui sont ornés de magnifiques passementeries, il y aura les paletots, les varsoviennes, les manteaux. Les varsoviennes, en velours, avec fourrure, ont une forme polonaise qui sied admirablement à la taille. Les paletots, en velours ou en satin de couleur, sont brodés en passementerie, de façon à dissimuler toutes les coutures; les manches ont de hauts parements. D'autres ont une petite pèlerine à pointes brodées qui rejoignent la ceinture. Nous en avons vu en satin couleur acajou entouré de dentelles noires, d'un effet charmant. De riches manteaux en velours noir uni, doublés de satin blanc, se porteront avec simplement l'écharpe en martre zibeline. Déjà on voit au bain, pour les heures de pluie, des petits manteaux en drap couleur écreu, avec un double rang de festons en soie tout autour.

On parle vaguement encore des robes de bal, mais on sait que la maison Camille¹ prépare des innovations délicieuses. De récents envois à l'étranger renfermaient, dit-on, le mystère de ces innovations dans un modèle de corsage tout nouveau. On at-

tachera une grande importance à la coiffure en cheveux, qui, depuis trop longtemps, est stationnaire. Il est question de bandeaux retroussés qui remplaceraient définitivement les bandeaux plats, trop faciles à faire pour ne pas être devenus communs. On a même agité la question du chignon et de l'œil de poudre. Ce que nous pouvons affirmer, c'est que Chagot² a des montures d'un genre nouveau, qui font présager un nouvel arrangement pour les cheveux. Nous ne parlons que des montures, car, pour les fleurs, elles seront toujours la perfection même. Nous citerons pourtant une parure en grenades et jasmin oranger, qui, posée sur une robe de crêpe blanc toute simple, a valu à cette robe tous les honneurs d'une brillante soirée. Les toilettes, quoique très-fraîches, avaient encore le cachet de l'hiver dernier: corsages plats, draperies de tulle, doubles et triples jupes. Nous avons remarqué, cependant, un corsage plat à basques, en moire rose, qui faisait bien valoir la belle taille de milady W.

Les robes de foulard ont remplacé, pendant le froid, le barège; elles se font en redingote, garnies avec des ruches de rubans. Les robes de popeline sont aussi fort goûtées; celles unies, plutôt encore que celles écossaises. Le corsage en est fermé, et on les orne, jusqu'au bas de la jupe, de nœuds de satin en biais. Quelques-unes ont trois ou cinq garnitures posées à plat et festonnées, avec des revers au corsage.

Les robes en taffetas ont toujours de hauts volants; on les porte, en général, avec le grand châle en dentelle noire; sur quelques-unes, les volants sont également en dentelle.

A propos de dentelle, il est certain qu'on en fera grand usage pour l'hiver; aussi, Violard² en prépare-t-il de toutes sortes, depuis ce qu'il y a de plus rare en Chantilly comme hauteur et dessin jusqu'à la dentelle très-basse qui bordera les volants en étoffe. Nous parlerons aussi de ses pointes nouvelles qui se jettent sur les cheveux, retenues seulement par un nœud de ruban. Quant aux voiles, loin que la mode en

¹ Rue Choiseul, 15.

² Rue Richelieu, 81. — ³ Rue Choiseul, 2 bis.

passer, ils seront indispensables. La voilette fera place au grand voile avec ses guirlandes qui couvrent le fond, sans presque lui rien enlever de sa légèreté. Les bouillonnés qui forment sous-manches sous les robes habillées, devront être en dentelle assortie au fichu.

Le perfectionnement qu'on apportera en core, dit-on, aux corsages des robes de soirée exigera, plus que jamais, le soin du corset; aussi, les commandes d'hiver se succèdent-elles avec empressement chez M^e Josselin¹. Elle possède si bien l'art difficile de donner à la taille une grâce parfaite, sans qu'il en résulte la gêne et le malaise ordinaires de la pression! Que pourrions-nous dire de la supériorité de ses corsets qui n'ait été reconnu et apprécié? Ses succès ne se sont pas bornés à la France, ils se sont étendus partout où il y a des femmes distinguées et élégantes, à Londres surtout; mais, quand on parle de modes nouvelles qui exigent de la sveltesse et du charme dans la taille, on ne peut passer sous silence le nom de Josselin.

— Décidément le progrès des lumières se consolide de jour en jour, au moins quant à l'éclairage de nos salons, qui, grâce au système de M^{me} Sintex², donne à nos lampes la plus pure et la plus belle clarté du soleil.

Indépendamment de cette supériorité, nous rappellerons celle de la propreté et de l'économie, avantage incontestable de ce nouveau genre de lampes, qui a fini par être adopté dans tous les ménages, et qui s'envoie à l'étranger, où l'invention de l'éclairage minéral a obtenu l'approbation générale.

Le luxe ne perd rien à ces procédés économiques, car toutes les formes de lampes en bronze, en porcelaine s'y adaptent. — Ajoutons ici que cette lumière, ne produisant ni fumée ni graisse, n'altère en rien la fraîcheur des dorures et des peintures.

— Un autre grand succès que nous devons aussi mentionner à propos du luxe et du confort des appartements, c'est la vogue toujours croissante de la maison Dupont³ pour ses meubles de fer, aux formes si élé-

gantes et si sveltes, aux peintures si délicates et si brillantes. Il est impossible de voir des bas-reliefs plus fins d'exécution, plus gracieux de composition, que ceux dont M. Dupont orne les faces de ses meubles : lits, divans, jardinières, bancs de jardin, etc. C'est un double progrès au point de vue de l'économie et du luxe d'intérieur.

LA JUSTICE TARTARE.

I

Segheb Mohelam fut proclamé khan des Karakalpas en 1832; il succédait à son père, qui venait de mourir. Toute la horde s'était rassemblée aux environs de la ville de Khiva, leur capitale; elle célébrait, par de grossiers festins, l'avènement du jeune chef à la dignité de khan. Une ignoble orgie remplissait les immenses plaines qui s'étendent entre les montagnes Noires et les steppes d'Isim. Pendant ce temps, celui dont on saluait ainsi l'élévation était triste et chagrin. Pendant que ses sujets se gorgaient de lait de jument, il versait des larmes amères; car c'était la mort de son père qui lui donnait le suprême pouvoir, et cette joie, ces fêtes qui célébraient son élévation hurlaient sur la cendre du mort et semblaient outrager à sa mémoire.

Sagheb avait une âme tendre et ardente; le souvenir de son père était toujours présent à sa pensée, et ni le temps, ce consolateur habituel des plus violents chagrins, ni les distractions que l'amour maternel lui procurait, ne pouvait l'arracher à sa douleur. Partout la tristesse le suivait, et déjà l'on désespérait de voir jamais son front perdre sa pâleur et briller enfin des rayons de la joie. On déplorait en silence sa mort prématurée, que présageait clairement cette sombre mélancolie.

Un jour que, plongé dans ses sinistres réflexions, il s'était séparé complètement des jeunes Karakalpas nobles qui l'avaient entraîné à leur chasse, il se trouva égaré et surpris par la nuit, sans avoir pu se remettre sur le bon chemin. Une misérable hutte s'offrit à sa vue, et il entra demander l'hospitalité de la nuit.

— Soyez le bienvenu, lui dit le Tartar,

¹ Rue de la Paix, 13; et à Londres, 23, Old-Bond street. — ² Rue de la Jussienne, 8. — ³ Rue Neuve Saint-Augustin, 1, 3, 5.

qui ne le reconnut pas; je suis pauvre, mais tout ce qui est ici vous appartient..... Puis, se tournant vers sa jeune fille :— Naharinn, ajouta-t-il, apprête à ce voyageur de quoi réparer ses forces épuisées.

La jeune fille obéit; en peu de temps le lait de la jument de son père fut distillé et prêt à être servi. La chair d'un jeune chevreau fut mise au feu et rôtie, et bientôt le repas du soir commença.

Naharinn leva son voile pour y prendre part, et le jeune chef, charmé de l'éclat éblouissant de ses regards, de la beauté fine et délicate de son visage, la considéra avec une curiosité pleine d'amour. Le souvenir lugubre de la mort de son père s'effaça devant cette fraîche et gracieuse image de jeune fille, et un sourire fugitif vint se poser sur ses lèvres; son visage sombre et mélancolique s'éclaircit peu à peu et devint enfin radieux et plein de joie.

Quand le repas fut terminé, il se leva; et, après s'être assuré que le cœur de la jeune fille n'avait pas encore parlé, il lui dit :

— Voulez-vous, belle fille, partager l'existence du khan? il retrouverait ainsi auprès de vous la joie et le bonheur, et tout un peuple, qui l'aime et qu'attriste sa sombre mélancolie, vous bénira !

— Étranger, lui répondit la jeune fille en rougissant, si je puis, par mon amour, guérir notre chef du mal qui le consume, et être ainsi utile à ma horde, je serai fière et joyeuse.

— Eh bien ! fit le jeune homme en servant avec force la jeune fille sur sa poitrine, sois fière et joyeuse, car c'est moi qui suis le khan. Je t'aime, et je sens que par toi je conserverai l'existence qui semblait m'abandonner.

Le lendemain, il fit venir la mère de Naharinn, et, lui remettant son anneau, il lui recommanda de quitter au plus tôt sa demeure et de se présenter avec son époux et sa jeune fille au hasnadar de Khiva.

Puis il donna à la belle Naharinn un dernier baiser, et se dirigea vers la ville principale de son khanat.

II

A peu de distance de la ville où régnait le khan, Naharinn habitait une riche et

somptueuse demeure qu'assiégeaient sans cesse les chefs les plus nobles empressés à solliciter la protection et l'amitié de la femme de Segheb Mohelam. Elle était toujours douce et bonne. Nul orgueil n'avait diminué son affabilité. Elle tendait volontiers aux pauvres malheureux une main secourable.

C'est qu'elle était issue de la classe la plus infime de la tribu, et que, fiers de leur noblesse, les principaux de la horde des Karakalpas s'indignaient de voir que leur prince avait été subjugué par une femme indigne, à leurs yeux, de cette haute faveur. Aussi, sans cesse ils s'acharnaient contre elle, et inventaient, pour la perdre, les calomnies les plus infâmes. Mais c'était en vain; tous leurs efforts se brisaient contre l'amour du jeune khan.

La mère de Segheb surtout avait voué à Naharinn une haine sans bornes. Cette femme ambitieuse et pleine d'orgueil avait espéré gouverner continuellement son fils, ainsi qu'elle l'avait fait pendant tout le temps qu'il avait plié sous le poids de la douleur; aussi avait-elle maudit ce réveil soudain, cette généreuse ardeur qui avait remplacé sa langueur. Elle accusait Naharinn de ce miracle, et lui vouait une de ces haines éternelles dont les femmes sont seules capables. Et cependant la pauvre enfant s'était toujours montrée douce et soumise auprès d'elle, et n'avait jamais répondu que par le silence à ses sarcasmes, à ses provocations, à ses injures continuelles. Plus la terrible femme s'emportait, plus elle se montrait humble et résignée. Mais cette sainte résignation ne servait qu'à augmenter la fureur de son ennemie, qui ne tarda pas à prendre une résolution funeste.

Un soir, Segheb Mohelam étant assis auprès de sa mère et devant son foyer, une terrible discussion s'éleva entre eux. Poussé à bout par les agressions incessantes de cette cruelle femme contre Naharinn, il venait de lui imposer silence; et, après s'être tourné vers l'endroit où s'élevait la demeure de sa bien-aimée, il allait prononcer le vœu de ne l'abandonner jamais, quand ses yeux se fixèrent ardents de ce côté, et des cris de douleur s'en échappaient; un tourbillon de flammes s'élevait immense de l'habitation qu'occupait Naharinn et sa famille.

— Ma mère ! s'écria-t-il, voyez cet incendie ; n'a-t-il pas été allumé par une haine de femme ? Vous n'étiez pas à Khiva tout à l'heure !

Et il saisit avec force le bras de sa mère, en attachant sur elle un regard flamboyant. Mais elle repoussa avec horreur et indignation cette supposition de son fils.

— En ce cas, reprit le jeune homme avec une fermeté qui épouvanta sa mère, malheur aux assassins ! Je le jure ici sur la tête de mon père, ils mourront au milieu des supplices les plus horribles, les plus mérités.

III

Quelques jours après, un bûcher était dressé sur le rempart de terre qui entoure la ville de Khiva. Les deux oncles, par sa mère, de Segheb Mohelam, allaient y monter, pour avoir été convaincus du crime. Une jeune enfant, trouvée vivante encore, avait déclaré que le feu avait été mis par deux hommes, qu'elle reconnaîtrait aisément, pendant qu'une femme voilée avait poignardé Naharinn.

Le jeune khan ayant à son côté la jeune enfant, avait fait comparaître devant lui tous les seigneurs et les chefs de la horde des Karakalpas, afin que le témoin irrécusable que le ciel avait fait survivre au crime pût reconnaître les deux coupables.

Ces deux hommes, ces criminels, étaient on vient de le dire, les deux frères de la mère de Segheb Mohelam. Dans le but d'obtenir la révélation de l'autre coupable, le jeune khan leur fit endurer les plus cruels supplices ; des cruautés inouïes furent inventées pour vaincre leur silence et pouvoir ainsi venger complètement la victime adorée. D'un œil avide et curieux, il attendait avec une ardente impatience l'instant où ils lui livreraient le nom mystérieux ; mais son attente fut trompée ; les deux infortunés s'évanouirent plusieurs fois au milieu des supplices, et périrent enfin sans avoir fait connaître celle qui avait été leur complice.

Quand il les vit mourir, un cri de rage s'exhala de la bouche du jeune khan, puis il tomba comme anéanti.

Tout à coup un éclair illumina ses yeux ; il se tourna vers la jeune enfant, et lui demanda si la femme qui avait poignardé sa

bien-aimée n'avait pas prononcé quelques paroles, et si elle reconnaîtrait bien sa voix.

— Oui, répondit la jeune fille ; elle a parlé, et avec un ton furieux ; elle a dit : « Meurs, misérable ! » Il y avait dans sa voix quelque chose qui m'a frappée bien vivement, et je la distinguerais même au milieu de mille autres.

— Oh ! elle ne pourra m'échapper, murmura Segheb Mohelam avec un sourire sinistre.

Aussitôt il ordonna que toutes les femmes de la ville vinssent, la figure voilée, passer, l'une après l'autre, auprès de la jeune enfant, en disant d'une voix forte : Meurs ! misérable !

Une heure après, toutes les femmes de la ville étaient soumises à l'épreuve redoutable. L'exécuteur de la volonté suprême du khan se tenait debout, le yatagan à la main.

— Aussitôt, lui dit Segheb Mohelam, que cette enfant aura dit à la coupable : C'est toi qui as commis le lâche assassinat ! que la tête de l'infâme roule dans la poussière !

Les femmes se mirent en marche et défilèrent une à une devant la petite fille, qui leur faisait quelquefois répéter les terribles paroles dont l'inflexion devait décider de leur sort. Chacune de ces malheureuses laissait échapper de sa poitrine un long soupir de soulagement après avoir supporté l'épreuve ; celles qui devaient la subir tremblaient de tous leurs membres.

Enfin, on entendit une voix dont le timbre fit tressaillir l'enfant :

— Voici la coupable ! s'écria-t-elle.

Aussitôt, se dégageant du voile qui la couvrait, une tête sanglante vint rouler aux pieds du jeune khan, qui s'évanouit en poussant un cri terrible.

C'était la tête de sa mère !

EUGÈNE CASSIN.

LE DON JUAN DE MOLIÈRE.

Nous donnions dans un de nos derniers numéros quelques notes historiques sur le *Don Juan* de Mozart ; nous emprunterons aujourd'hui au feuilletoniste de *l'Opinion publique* quelques passages qui ne nous ont

pas paru moins intéressants sur le chef-d'œuvre qu'a inspiré ce terrible drame de Don Juan et du commandeur de Tirso de Molina.

Commençons, dit-il, par protester contre le maintien de ce titre absurde, le *Festin de Pierre*, qui date du temps de Molière, soit, mais qui n'en est pas moins complètement dénué de sens. Répétons (car nous avons eu déjà occasion de le dire) que la pièce espagnole de Tirso de Molina, où Molière a puisé son sujet, est intitulée : *El Convidado de piedra*, le *CONVIE de pierre*, ce qui s'applique à la statue du Commandeur, invitée à dîner par Don Juan ; au lieu de *convie*, on mit *festin*, ce qui ne veut rien dire, et cette inadvertance s'est perpétuée indéfiniment.

Chacun des théâtres existant alors à Paris avait voulu avoir une pièce sur ce sujet de *Don Juan*. L'Hôtel de Bourgogne en donna une de Villiers ; le théâtre du Marais en eut deux : la première de Dorimond, déjà jouée précédemment à Lyon ; la seconde de Rosimond. La pièce de Villiers et celle de Dorimond vinrent avant celle de Molière ; c'est donc à eux qu'appartient cette grosse absurdité de *festin*, que Molière accepta telle qu'elle, comme passée en habitude. Mais il nous semble qu'il n'est jamais trop tard pour redresser ce qui choque le sens commun, et que le Théâtre-Français ferait fort bien de mettre désormais sur son affiche : le *Convie de pierre*.

Molière n'avait consenti à traiter ce sujet que sur les instances de ses camarades, qui voulaient avoir leur *Don Juan* comme les théâtres rivaux. Ce merveilleux d'une statue qui parle et qui marche le séduisait peu ; il préférerait avec raison, en fait d'éléments et de moyens dramatiques, les ressorts du cœur humain. Il s'exécuta cependant, et fit une pièce qui valait, sans contredit, beaucoup mieux que celles de Dorimond et de Villiers, et ce fut la seule qui eut peu de succès. Certains développements trop hardis de l'impiété de Don Juan furent blâmés.

L'intention de l'auteur n'avait certes rien d'équivoque ; il avait bien entendu flétrir ces maximes coupables ; néanmoins elles parurent dangereuses, et Molière fit diverses suppressions en imprimant la pièce,

notamment dans la troisième scène du cinquième acte. Une autre cause nuisit au succès. Sans doute pressé par le temps, Molière avait écrit cet ouvrage en prose, et toutes les pièces de théâtre s'écrivaient jusqu'alors en vers. Après la mort de Molière, *Don Juan*, sur la demande de sa veuve, fut versifié par Thomas Corneille, et ce fut seulement sous cette nouvelle forme qu'il prit place au répertoire.

Voici quelques années que, par un respect très-louable pour Molière, le Théâtre-Français a repris la pièce sous sa forme primitive. C'est par le même sentiment, et comme curiosité littéraire, qu'il a exhumé cette scène du pauvre, supprimée, prétend-on, après la première représentation, comme l'une de celles qui firent scandale.

Dans la pièce telle qu'elle est imprimée, à la seconde scène du troisième acte, Don Juan, égaré au milieu d'une forêt, demande son chemin à un mendiant qui passe. Celui-ci lui donne tout simplement, en quatre lignes, le renseignement nécessaire. Don Juan lui répond : « Je te suis bien obligé, mon ami, et je te rends grâce de tout mon cœur de ton avis. » Voltaire prétendit avoir retrouvé la scène originelle : « Don Juan, dit-il, rencontre un pauvre dans la forêt, et lui demande à quoi il passe sa vie.

— « A prier Dieu pour les honnêtes gens qui me donnent l'aumône. — Tu passes ta vie à prier Dieu ; si cela est, tu dois être fort à ton aise. — Hélas ! monsieur, je n'ai pas souvent de quoi manger. — Cela ne se peut pas : Dieu ne saurait laisser mourir de faim ceux qui le prient du matin au soir. Tiens, voilà un louis d'or, je te le donne pour l'amour de l'humanité. »

Voltaire dit avoir vu la scène, écrite de la main de Molière, entre les mains du fils de Pierre Marcassus, avocat au parlement de Paris, et professeur au collège de la Marche, à qui l'auteur l'aurait donnée. Bret, dans son commentaire sur Molière, fait observer que la pièce fut jouée en 1665, et que Pierre Marcassus était mort l'année précédente ; il révoque en doute l'authenticité de la trouvaille de Voltaire. Quoi qu'il en soit, en admettant même que la scène citée par Voltaire existât primitivement, Molière avait jugé convenable de la sup-



20 Septembre 1849.

Barrault

2463.

Modes de Paris.
Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens, 1.

Chapeaux des M^{les} de M^{lle} Dasse, r. Richelieu, 38. Robes par M^{lle} Camille, r. Choiseul, 15.
 Etoffes et Cachemire de la M^{lle} Gaydin, r. Richelieu, 93. Fleurs et Marabouts Chagot.

Mess. S^r J. Fuller, 34, Rathbone Pl. London.



primer, et il nous semble que mieux valait respecter ses intentions.

Le joli rôle de Charlotte, la scène si comique de M. Dimanche, la grande tirade de Don Juan, au cinquième acte, sur l'hypocrisie, tirade où *Tartuffe* était en germe, ont un mérite qui est en propre à Molière. Le caractère de Don Juan, dont la conception appartient à l'auteur espagnol, est réellement satanique, et l'on conçoit que Tirso de Molina n'ait pas vu, pour un tel homme, d'autre punition que de le faire engoutir tout vivant dans les flammes de l'enfer. Ce dénouement n'avait rien d'ailleurs qui pût surprendre le public de son temps et de son pays.

THÉÂTRES.

Le ballet que prépare l'Opéra sera en deux actes. Il n'est pas assez avancé dans sa mise en scène pour être représenté, comme on l'a dit, à la fin du mois. On paraît n'y compter que pour la première quinzaine d'octobre.

Perrot, connu à Paris seulement en qualité de danseur, reparaitra à ce titre dans la pièce dont il est ici question. Il aura un pas à côté de M^{lle} Carlotta Grisi, son élève, comme on sait, et qui ne lui a pas fait regretter ses leçons. Un accident qui lui était arrivé à Londres avait eu pour suite fatale de paralyser le travail d'une de ses jambes, autrefois si brillantes. Des soins et le repos lui en ont rendu la disposition, à ce point même que, depuis quelque temps, Perrot danse sur les théâtres étrangers. Mais Paris est difficile, il a de la mémoire, et, pour qu'elle lui soit agréable, on doit penser que l'artiste ne se présentera que bien assuré du retour de ses moyens.

L'ouvrage que l'on dit si près de la représentation à l'Opéra, ne l'est pas. D'abord, *l'Enfant prodigue* aura cinq actes. Le poème est terminé, mais la musique du dernier acte est à faire. Son illustre auteur n'en est encore qu'à méditer l'ensemble de cette grande conclusion musicale.

On annonce pour vendredi la rentrée de Roger dans la *Favorite*.

On remarque que le Théâtre-Français

soigne de plus en plus ses spectacles. C'est l'aurore d'un bel automne.

Les chercheurs de nouvelles tirent d'inutiles conséquences de ce qui se passe à l'ancien hôtel, aujourd'hui la propriété de M^{lle} Rachel. L'ameublement, les décorations, les tableaux sont l'objet de travaux d'où l'on voudrait inférer que la tragédienne ne pense pas à quitter la France. Et pourtant la démission qu'elle a donnée suit son cours. Donc, pour bien du monde, tout cela n'est qu'une bouteille à l'encre; mais, pour quelqu'un de ma connaissance, c'est une excellente lorgnette.

Il n'est bien qu'on ne dise de la féerie dont l'Opéra-Comique va donner le spectacle à la foule. On parle de changements, de métamorphoses que le public n'a vus nulle part.

M. Ronconi a terminé, dit-on, tous ses engagements pour la prochaine saison du Théâtre-Italien. Quelques indiscrets disent que M^{me} Stoltz doit faire partie de la troupe pour tenir l'emploi des contraltos. Il paraît que depuis deux ans, M^{me} Stoltz a fait de sérieuses études sur le chant italien, genre auquel elle veut désormais se consacrer exclusivement.

M. Clavière, l'auteur du *Char du Soleil*, cette merveille tant admirée à l'Hippodrome, s'occupe en ce moment d'une magnifique apothéose, qui doit surpasser tout ce qu'on a vu jusqu'à ce jour comme coup d'œil féérique. On ne parle rien moins que d'un char éblouissant, traîné par vingt-quatre chevaux, et sur lequel seraient groupées près de soixante femmes dans les plus gracieuses attitudes aériennes.

Les soirs de fêtes au Casino, la rue de la Chaussée-d'Antin se remplit d'équipages, et la plus élégante foule que la villégiature n'a pas fait émigrer de Paris, se réunit dans ces magnifiques salons et dans ces beaux et vastes jardins. Il est vrai de dire que l'administration ne ménage rien pour justifier cet empressement du public. — Orchestre excellent, artistes du premier mérite et morceaux pris dans le répertoire des meilleurs maîtres.

Album.

Cette année, Rossini s'est décidé à quitter pour quelques jours sa chère Italie.

Il est allé prendre les eaux aux bains d'Aix, mais en simple voyageur, en altérant le plus possible son caractère et sa personnalité de grand maestro.

Mais l'auteur de *Guillaume Tell* a beau faire, il ne lui sera jamais possible de garder l'*incognito*.

Cependant, pour se soustraire à toute espèce d'ovation, notre rusé grand homme, blotti derrière une table de jeu, s'amusait à voir l'or des baigneurs paraître et disparaître.

Tout à coup une espère de margrave, Allemand de la vieille roche, qui perdait constamment, s'avise de demander à l'auteur de la *Gazza ladra* pourquoi il ne veut pas tenter la chance.

— Merci, monsieur, répond Rossini, j'aime mieux vous voir perdre.

— Ah ! montsir Rossini, répond l'homme de la confédération germanique, fous a vez raison. Quand fous chomez, fous, fous ca gnez touchours !

Après avoir entendu ces paroles, Rossini se leva en toute hâte, courut faire ses malles et partit pour les eaux de Spa, où l'on ne joue point.

Deux grandes solennités musicales viennent d'avoir lieu dans les métropoles du commerce et de l'industrie en Angleterre, l'une à Liverpool, l'autre à Birmingham. Ces solennités ont lieu au profit des hospices, elles durent plusieurs jours.

Le festival de Birmingham se célébrait cette année pour la vingt-sixième fois. Il était présidé par lord Guernsey, qui en a fait l'ouverture mardi 4 septembre. Les réunions ont eu lieu le matin et le soir. La matinée était consacrée à la musique religieuse et à la symphonie; la soirée à la musique de théâtre et de chambre.

On a exécuté successivement *Elie*, oratorio de Mendelsohn, *le Messie*, de Hændel, les chœurs de l'*Athalie* de Racine, par Mendelsohn, des symphonies et des ouvertures

de Beethoven et de Mendelsohn, des morceaux de Rossini, Weber, Donizetti, Grétry, Spohr, Bellini, etc. Parmi les artistes distingués qu'on a entendus, il faut citer M^{mes} Sontag et Méric, MM. Lablache père et fils, Mario, Pischek, etc. La recette totale que l'on a effectuée durant les trois jours de la fête est évaluée à 172,250 fr.

La presse musicale fait grand bruit d'une contrebasse monstre envoyée à la dernière exposition. Cet instrument a douze pieds d'élévation, et il faut une échelle pour en tirer un parti convenable. En vérité, nos contemporains jettent les hauts cris pour de fort petites choses. Qu'on lise le récit du concert monstre donné le 13 juillet 1645, à Dresde, par les ordres de l'électeur de Saxe. L'épisode de *Judith et Holopherne* formait le programme de cette fête. Les instrumentistes arrivèrent, armés de pied en cap de tous les instruments connus à cette époque, et d'une multitude d'autres qui n'avaient jamais été vus en Allemagne. Un certain Rappotzki, de Cracovie, amena sur un chariot, traîné par huit mules, un véritable engin de guerre musicale, une énorme contrebasse qui avait sept aunes de hauteur ! L'artiste avait adapté à son instrument une échelle qui lui permettait de voltiger depuis le faîte du manche jusqu'au chevalet de sa contrebasse, en promenant son archet sur les trois cordes. Tous les autres instruments du concert étaient à l'avenant, et, pour donner la réplique à cette contrebasse monstre, l'électeur de Saxe, en guise de timbales, fit mettre en batterie quelques bombardes, dûment chargées par les canonnières de la cour. L'exécution de *Judith et Holopherne* fut d'un effet magique. Les collines en tremblèrent à trente lieues à la ronde. Et nous osons parler de progrès !

A ce Numéro est jointe la planche 2463.

LE PETIT COURRIER DES DAMES

Paraît tous les cinq jours ; sept gravures par mois, — et une double planche de patrons et broderie (grandeur naturelle).

On souscrit au Bureau, BOULEVARD DES ITALIENS, 1, — et chez tous les Directeurs de poste.

A Londres, S. et J. FULLER, 34, Rathbone-place.

Prix pour trois mois : Paris, 9 fr. ; les départements, 9 fr. 50 ; et l'étranger, 10 fr. — Avec une couverture, 50 c. en sus. — Les lettres et envois d'argent doivent être affranchis.

IMPRIMERIE DONDEY-DUPRE, RUE SAINT-LOUIS, 46, AU MARAIS.